

- à 40 ans : la maturité ;
- à 50 ans : état stationnaire ;
- à 60 ans : le déclin ;
- à 70 ans : la vieillesse ;
- à 80 ans : la faiblesse ;
- à 90 ans : les infirmités ;
- à 100 ans : "que Dieu ait pitié de moi."

En passant, signalons qu'il n'y a sur cette gravure de représentation féminine que sur les vignettes de l'adolescence et de la virilité (?!). Et remarquons que le goût pour la symétrie et le système décimal de son auteur va à l'encontre de l'idée d'une "durée de vie moyenne statistique" qui, à l'époque, devait se situer plus près de 50 ans que de 100. L'adolescence est de plus considérée comme durant de 10 à 20 ans, ce qui pourrait sembler une vision assez "moderne".

Mais cette illustration me semble plus juste en faisant commencer l'existence d'une famille à la naissance d'un enfant plutôt qu'à la rencontre du couple, pas encore parental. Quitte à assumer l'arbitraire d'une ponctuation que nous impose la description langagière, autant en choisir une dont le sens répond à la reconnaissance que la famille commence au nombre trois, avec l'arrivée de l'enfant. C'est ce dernier en effet qui à la fois fait monter tout le monde d'un cran dans l'ordre des générations et qui transforme un homme en père, une femme en mère, leur couple en famille, et le contexte d'un lien contractuel en union désormais indirectement indissoluble : cette femme et cet

homme peuvent toujours se séparer, leur progéniture, trace indélébile de leur lien, les maintiendra à jamais unis dans le monde du vivant.

A l'idée d'une croissance puis d'une involution de l'individu, répond l'idée d'un cycle identique, plus lent, pour une famille (ascension et chute) et même, d'un cycle encore plus long, à l'échelle d'une nation ou d'une civilisation. Ce modèle n'est-il qu'un anthropomorphisme généralisé ou correspond-il à la réalité du vivant ? Intersection du biologique et du culturel, les étapes du cycle sont repérables par les rituels qui les mettent en scène et qui les font exister aux yeux de tous : naissance et baptême, rites d'initiation et adolescence, mariage et vie adulte. Même si les rituels ne coïncident plus avec les événements biologiques auxquels ils furent liés, ils continuent à guider le groupe pour faire face aux évolutions qu'il doit affronter.

CYCLE, CHANGEMENT ET PATHOLOGIE

C'est principalement dans l'idée des difficultés à accéder à l'autonomie que se situe la lecture implicite des troubles psychiques liés au déroulement du cycle vital.

- Il y a l'autonomie imposée par la disparition des générations antérieures, sous la forme de deuils difficiles ou impossibles.
- Il y a l'autonomie revendiquée des enfants qui grandissent mais dont les fonctions res-

tent irremplaçables pour la survie du couple parental.

- Il y a aussi l'autonomie impossible des enfants handicapés ou déficients...
- Il y a l'autonomie perdue des anciens devenus dépendants, et dont la charge, même déplacée sur le groupe social, ne décharge pas pour autant le vécu éthique des descendants.

Nous vivons dans une culture fondée en grande partie sur la présupposition de l'individu autonome, molécule en errance, combinable selon ses affinités et ses valences avec n'importe quel autre élément du social. L'autonomie est considérée comme une valeur "naturelle", le mot "lien" lui-même étant connoté négativement, évoquant une perte de liberté plus qu'un soutien existentiel. On comprend donc qu'à nier l'importance des liens, ou en les supposant essentiellement comme devant être librement choisis et révocables selon ses propres intérêts, les phases de transitions qui nécessiteraient le soutien du groupe soient des moments particulièrement délicats à négocier.

La pathologie psychique (ou somatique d'ailleurs car il n'est pas sûr que cette distinction cartésienne aille de soi) vient alors peut-être rappeler l'existence de ces "loyautés invisibles" (Boszormenyi-Nagy), et de ces besoins fondamentaux d'appartenance, de reconnaissance et d'identité. ■